Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 47

Artikel: On bon luron
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190044

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

contorsions dans le but de calmer l'esprit. De son côté, le sorcier, placé sur un grand tapis rouge, au milieu du cercle de lumière, exécutait maintes grimaces et signes cabalistiques.

C'est ainsi que celui qui fut surnommé plus tard le Diable de Mollens, se jouait de la crédulité de ces braves gens et s'amusait à leurs dépens, ainsi que ses complices. Poussant plus loin ses mystifications, il les conduisit un jour, de grand matin, derrière une haie, et leur dit: « L'esprit est encore très irité aujourd'hui ; mais c'est égal, nous aurons bientôt le trésor. Il s'agit seulement de faire exactement tout ce que je ferai et de me suivre partout où j'irai. » Cela dit, il coupe une branche de coudre dans la haie, en prend un bout, le fend dans la moitié de sa longueur et le met à califourchon sur son bout de nez. — Les autres font comme lui. — Le sorcier ôte ensuite sa veste, son gilet, son pantalon, au point qu'il ne lui reste bientôt plus que la baguette de coudre sur le nez. Puis il s'éloigne à pas rapides à travers champs. — Les autres, toujours confiants, l'imitent ponctuellement, et, dans le même costume, le suivent à la file jusqu'à L'Isle.

Les habitants de ce village, qui venaient de se lever, les reçurent comme on peut le supposer: Les hommes et les enfants avec des pierres; les femmes avec des baquets d'eau froide et à coups de balais. Et nos pauvres diables de s'enfuir à toutes jambes pour aller reprendre leurs vêtements laissés derrière la haie.

« Il ne fallait pas vous sauver, dit le sorcier, notre procession est manquée, et tout est à recommencer. Mais, ne perdons pas courage ; nous ferons autre chose, et nous aurons le trésor. »

Cependant notre aventurier ne pouvait berner plus longtemps ces pauvres fous. Il fallait décidément les conduire au but depuis si longtemps cherché. Il leur dit donc un beau matin : « Le moment est venu, cette fois. Ecoutez-moi : Vous viendrez, ce soir, vers minuit, sur le Crêt, en apportant une grosse provision de pain, de rôti et de vin bouché. N'épargnez rien, et que tout soit de première qualité, car la dernière heure sonne... Si cependant l'esprit ne voulait point se laisser fléchir, je dois vous avouer franchement que je ne réponds ni de ma vie, ni de la vôtre. Or, si vous entendez tout à coup un bruit d'écus neufs et de louis d'or, sauvez vous à la hâte ; car ce sera le précieux caisson que je serai forcé de rejeter dans le creux pour échapper à la mort ; puis de nombreux feux s'allumeront dans la forêt, autour desquels des êtres diaboliques feront la *chette !...* Mais je crois que cela n'arrivera pas et que tout ira bien. Pour emporter tout cet or, munissez-vous de sacs confectionnés avec de la toile qui n'a pas encore été lessivée, et attachez-les avec le crin d'une jument qui n'a encore eu qu'un poulain. — Adieu, à tous, vous ne me reverrez pas avant que je vous revoie ! »

Après ces instructions, notre mauvais farceur alla trouver quelques amis, qui ne valaient guère mieux que lui, et leur dit: « Il vous faut me rendre un grand service ; j'ai là sept ou huit *dddous* auxquels j'ai fait croire que nous trouverions le trésor de Nernetzan, et qui me nourrissent et m'abreuvent abondamment depuis plus de deux mois... Nous allons rire et boire un bon coup !... Vous mettrez une chemise sur vos habits et préparerez une douzaine de tas de copeaux bien secs au bord de la forêt voisine; vous apporterez en outre des faux, des arrosoirs, des pelles, des couvercles de casseroles, des clochettes et des *toupins*, tout ce qu'il faut enfin pour produire un tapage infernal. Puis vous guetterez le moment où je laisserai tomber une grosse pierre sur des bouteilles cassées: Ce sera le signal !... Vous allumerez alors les feux, vous mettrez en branle tous vos ustensiles et vous démènerez comme des diables en poussant des cris d'enfer !..

A minuit, chacun était à son poste ; le sorcier dans le creux, les compères derrière les arbres, et les pauvres dupes le sac en mains, à l'entour du creux.

Il faisait une nuit profonde.

« Etes-vous tous là, mes amis? dit le sorcier d'une voix étouffée... ne bougez pas !... voici... voici le trésor !!!... »

Et notre scélérat soulève un gros caillou qu'il laisse retomber avec fracas sur les bouteilles cassées préparées au fond du creux. A ce moment, les feux s'allument aux alentours, les compères, en costume blanc, s'agitent comme des possédés, et les pauvres diables de détaler à moitié morts de frayeur.

Restés seuls, le sorcier et ses compères réunis dans le creux, se gobergèrent et firent de bons rires aux dépens de ceux qui leur avaient si obligeamment apporté le pain blanc, le rôti et le vin bouché.

Mais comme un des fuyards, dont le pied avait rencontré un vieux tronc d'arbre, était tombé à une trentaine de pas du creux et n'osait se relever, tant il avait peur, il ne tarda pas à entendre les rires des coquins qui les avaient exploités... Revenant de sa frayeur, il se relève en disant à part lui : « Je crois parbleu qu'ils se fichent de nous !... Canaille de sorcier, va !... »

De là, plainte au juge compétent et procès devant le tribunal d'Aubonne.

A partir de ce moment, le héros de cette histoire ne fut plus connu dans la contrée que sous le nom de *Diable de Mollens.*

On bon luron.

Lo valet à Traque fasâi prâo son vergalant quand l'étâi avoué clliâo iô n'avâi rein à risquâ. A l'oûrè, l'arâi tot frézà et tot émelluâ se cauquon avâi z'u lo malheu dè lâi cresenâ ; mâ lo lulu avâi mé dè braga què dè fé ; et quand l'arâi faillu étrè crâno, l'étâi épouâirâo et capon coumeint 'na lâivra.

On dzo dè danse que s'étâi tsermailli rappoo à 'na pernetta que volliâvè reinmenà, l'avâi reçu onna motchà d'on gaillâ que n'avâi pas la man tant lerdzire, kâ lo pourro Traque avâi vu tot épéluâ ; lo sang lâi avâi pickliâ dâo naz et la frimousse lâi couâisâi coumeint tot.

— Adon, se lâi fâ son pére, lo leindéman, te t'es tsecagni hiai, et y'a z'u dâi coups, à cein qu'on m'a de ?

— Oh bin vouaiquie, on s'est contrepointâ on bo-

con avoué lo crouïo Pequabou et lo chenapan m'a bailli on pétâ su lo naz.

— Ah ! cé pandoure a ouzà tè bailli on pétâ ! mè peinso que cein n'est pas restâ dinsè ?

— Oh ! foutre na, qne cein n'est pas restâ dinsè !...

— A la boune hâora ! Et qu'as-tou fé quand t'as z'u reçu l'atout ?

— Eh bin, su z'u mè lavâ vai lo borné, kâ y'été tot einsagnolâ et mè su einvenu po mè reduirè.

Onna consurtachon per tsi lo mâidzo.

On lulu, pe dzanliâo et farceu què malâdo, preteindâi on dzo avâi la crévena, que n'est pas 'na maladi ; mâ on dit qu'on est dinsè quand on est on bocon mau-fotu. Lo gaillâ volliâvè finnameint eimbétâ lo mâidzo et lo va consurtâ po savâi quin remîdo lâi volliâvè bailli, et po vairè quienna maladi lâi volliâvè trovâ.

— Eh bin, lâi fâ lo mâidzo, dè quiet vo plieindèvo ? a te oquiè que vo fassè mau ?

— Ne sé pas bin que y'é, repond lo gaillâ ; mâ dein ti lè cas y'a oquie que ne va pas dein la carcasse.

— Drumi-vo ?

— Oh ! dormo coumeint on modzon.

— Ai-vo dè l'appétit ?

— Câisi-vo ! medzo coumeint on lâo.

— Schâdè-vo tandi la né ? ai-vo dè la fivre ?

— Dâi iadzo que y'a, scho coumeint on bâo et y'é 'na fivre dè tsévau ; mâ pas soveint. Enfin quiet ! ne souffro pas pi tant, mâ n'é pas mé d'acquouet qu'on vîlhio bocan. Que mè faut-te férè ?

Lo mâidzo, qu'étâi on tot mâlin et que vayâi prâo iô la tsatta avâi mau âo pî, lâi repond :

— Vo drumi coumeint on modzon, vo z'âi on appétit dè lâo, onna fivre dè tsévau, vo schâdè coumeint on bâo et vo n'âi pas mé d'acquouet qu'on vîlhio bocan ! Vo faut alla consurtâ lo vitérinéro !

BAISER VOLÉ

par Eugène Moret.

III

L'institutrice, un peu interloquée, ne répondit pas, et la petite baronne, jugeant que l'entretien n'avait que trop duré, reprit rapidement :

— Cent cinquante francs par mois, deux heures par jour. Est-ce chose convenue ? Il nous restera assez de temps pour le reste : la danse, le cheval, le tir, la natation, l'escrime, la chasse, les jeux de toutes sortes, le lawn-tennis, très hygiénique le lawn-tennis et très en vogue pour les jeunes filles bien élevées, la promenade, le monde.

Mlle Thérèse Maignan se leva.

— Eh bien, nous commencerons demain, conclut la baronne ; ah ! non, c'est un vendredi, je suis superstitieuse, vous viendrez lundi. Mais permettez et ne partez pas encore, je tiens à ce que vous voyiez votre élève. — La baronne sonna. — Priez mademoiselle de venir me trouver.

Mlle Lucrèce parut.

L'institutrice, sous ce fier nom, énumérait tout ce que celle-ci devait apprendre et s'imaginait voir émerger une grande et forte fille, solide, respirant la santé et l'intelligence : ce fut une poupée à ressort, accusant une douzaine d'années à peine, qui surgit devant elle.

Elle partait en promenade avec sa gouvernante ; le coupé, attelé, attendait.

Sa robe n'était qu'un fouillis de soie et de velours, un nid de fanfreluches chargées de boucles d'acier, de rubans de satin et de fleurs épanouies ; un collier de perles au cou, des bagues au doigt et un lot de porte-veine au bras.

Mais, ce qui dominait chez elle, c'était le chapeau : un chapeau rouge, écarlate, énorme, monstrueux, qui enveloppait la tête, l'envahissait, l'enfouissait, l'écrasait ; plus de tête, plus de visage. La pauvre petite figure maigriotte disparaissait tout entière, et, quant au corps, il se tenait droit et raide, tournant, pivotant sur lui-même.

— Lucrèce, je te présente ta nouvelle maîtresse ; tu seras bien sage avec elle ?

L'enfant ne leva pas la tête, le chapeau en eût souffert ; elle salua à la prussienne et reprit sa pose, comme au port d'arme.

— Va, ma fille, dit la baronne d'un ton ennuyé ; recommande bien à Roger d'aller au pas, et reviens avant la brume, les soirées sont encore fraîches. Iras-tu faire un tour au manège ?

— J'ai donné rendez-vous à mes amiès, à Massalska, à la petite de Kersaint, aux deux sœurs Potenkin, et nous finissons par le tir, siffla la petite tout d'une traite.

— Toute la colonie étrangère ? Parfait ! alors, s'écria la baronne, ne te remue pas trop, mignonne, et, si tu passes par là, tue beaucoup de pigeons.

Seule dans sa chambre, la porte close, Thérèse en pleurait.

— Voilà donc la maison où il va me falloir aller tous les jours, se disait-elle, l'enfant qui recevra mes leçons, la femme qui me dictera ses ordres.

Elle pensa à sa mère et s'essuya les yeux. Celle-ci rentrait et courait à sa fille, l'interrogeant d'un regard anxieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un sourire qui peignit la joie, je commence lundi.

— Oh ! tant mieux, et... ça ira ?

— Sans doute.

— Ça ne te coûte pas trop ?

— Mais pas du tout ; je suis enchantée, au contraire. Outre que c'est pour nous une bonne aubaine qui arrive à propos, il y avait longtemps que je désirais avoir une occupation qui me prit un peu de temps tous les jours.

— Nous avions la broderie.

— Ah ! oui, fit-elle en riant ; nous pouvons en faire un peu moins et nous gagnerons un peu plus.

— J'aurais préféré pour toi un autre genre de maison.

— Pourquoi ?... cette dame est bien ; la jeune fille paraît très douce ; la baronne de Saint-Mégret est veuve, et je crois qu'elle reçoit très peu.

— Tout est pour le mieux.

— Seulement... Oh ! non, c'est une pensée qui me vient et que je devrais bien garder pour moi. Figure-toi que mon élève accuse quinze ans et en paraît douze, et que sa mère parle de la marier.

— C'est un peu tôt.

— Il paraît que, si elle était plus avancée dans ses études, ça serait déjà fait.

— On aurait attendu au moins l'âge réglementaire : quinze ans et trois mois.

Le jour dit arriva, et la leçon commença.

— Ça va parfaitement, dit Thérèse, le soir, à sa mère ; Mlle Lucrèce n'est pas très intelligente, mais elle a bonne volonté, et, si elle avait été mieux dirigée, il y avait en elle l'étoffe nécessaire pour en faire une femme très suffisante.